



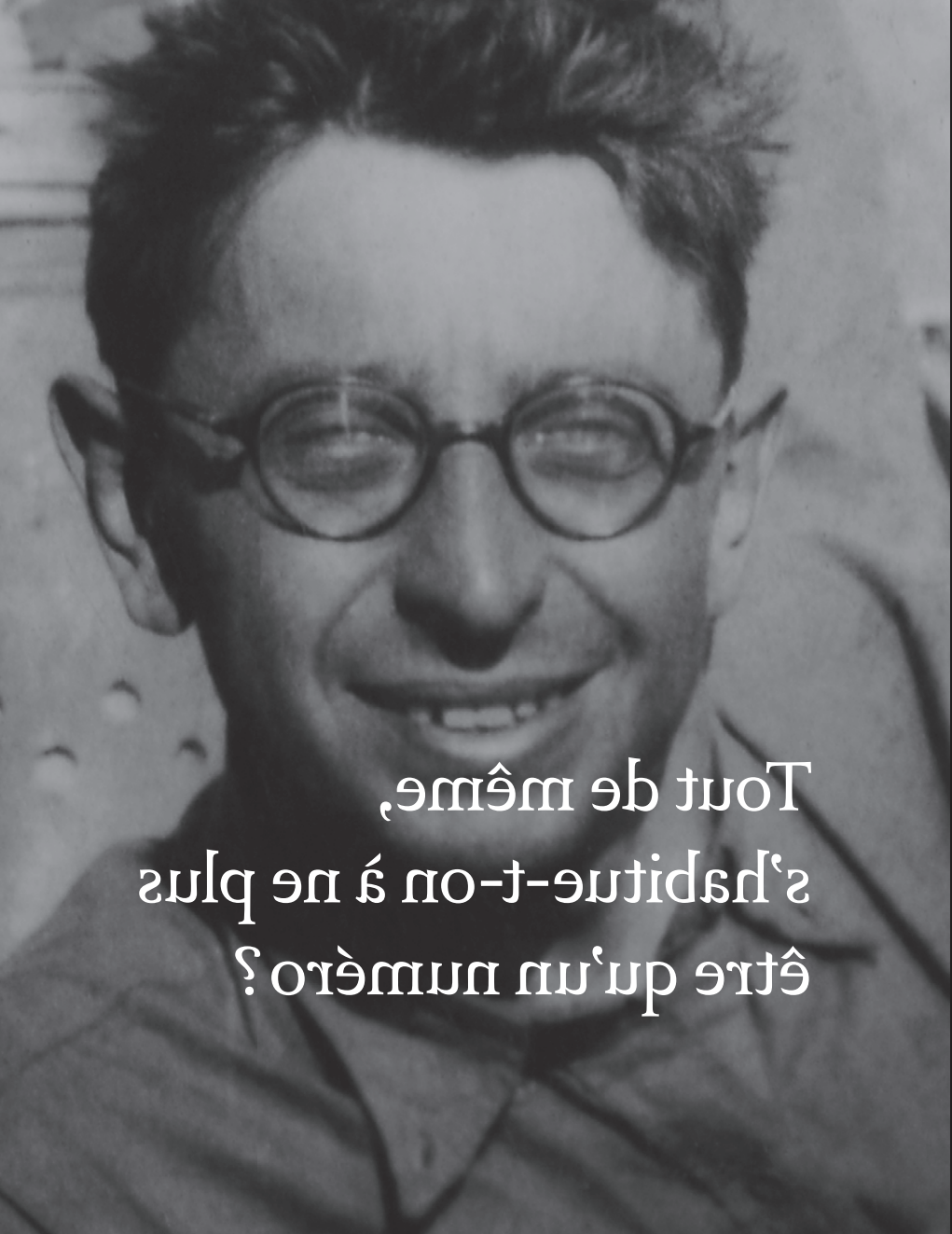
Ysabelle Lacamp

Ombre
parmi
les
ombres

Éditions Bruno Doucey



Tout de même,
s'habitue-t-on à ne plus
être qu'un numéro ?



Tout de même,
s'habitue-t-on à ne plus
être un numéro ?

Une petite boîte,
une allumette tiens,
qu'on empile sur des
milliers d'autres petites
boîtes, qu'on aligne à
côté de milliers d'autres
allumettes : numéro
185 443, mesdames
et messieurs !

Sur le fil

Une collection dirigée par Murielle Szac

Premiers titres parus :

✓ Didier Daeninckx

Caché dans la maison des fous

✓ Bruno Doucey

Le carnet retrouvé de monsieur Max

✓ Raphaël Jerusalmy

Les obus jouaient à pigeon vole

✓ Nimrod

L'enfant n'est pas mort

Photographie de couverture :

Robert Desnos à la caserne Taillebourg (26 juin 1940)

© Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Ombre parmi les ombres

Ombre parmi les ombres est le cent vingt-sixième
ouvrage publié par les Éditions Bruno Doucey

Éditions Bruno Doucey
Cour d'Alsace-Lorraine
67, rue de Reuilly
75012 Paris
www.editions-brunodoucey.com

ISBN : 978-2-36229-165-4
© Éditions Bruno Doucey, 2018

Ysabelle Lacamp

Ombre parmi les ombres

Éditions Bruno Doucey

À Caspar et à Schneese

S'il existe un Ordre des choses, disons une harmonie entre Ciel et Terre – ce dont il est malheureusement permis de douter –, il semble évident que le chemin du plus pur, du plus résistant et du plus libre d'entre nous devait passer par Terezín, même s'il est un certain cynisme à constater que Desnos, arrivé le jour de la libération du camp par les Russes, n'aura rencontré que l'un des derniers représentants de notre petite République de Škid, celle des enfants de Terezín...

Est-ce ce que tu appelas toi-même le «hasard objectif»?

Octobre 1924

– Non, je ne crois pas à la fin de notre civilisation...

La voix douce, métallique, de Desnos.

Brouhaha.

Le zinc du Petit Grillon étincelle sous les larges plafonniers en cuivre. Se reflète dans l'œil pers d'André Breton.

Brusquement, les lumières, le cliquetis des couverts, l'œil torve des nappes immaculées, tout devient clinquant. Assourdissant. De la porte-tambour s'échappe le flot continu d'un ballet d'ombres chinoises...

Robert fait craquer une à une ses phalanges :

– ... Si vous voulez mon avis, mes amis, du pire sortira toujours du neuf...

Ciel étale. Lame rouge. Couteau guillotine.

Une fraction de seconde, Robert se voit poisson et d'un coup de nageoire vigoureux, godille dans l'air bleu vers la ligne en flammes de l'horizon. Fuir ?

Allons ! Se détourne-t-on de son destin ?

Pour un peu, la rotation de cette fichue porte-tambour lui donnerait le tournis.

Entrer, sortir.

S'y engouffrent, manège hérissant, rires et cols relevés tandis que s'en échappe une logorrhée de Walkyries et de renards argentés.

Entrer, sortir. Passage entre deux mondes.

Sortir, rentrer. Oui, mais de quel côté se situent rêve et réalité?

Le serveur dépose pompeusement un plat devant Philippe Soupault et d'un geste grandiloquent, entreprend d'en soulever la cloche en argent.

Tiens! Un sein fumant? Un œil de bœuf?

Robert n'a pas le temps de se demander ce qui nage au fond du plat.

Fracas de cymbales.

Monté au milieu d'une cour, un échafaud.

Non, une estrade, une estrade recouverte d'une gigantesque flaque de sang où se contorsionnent sans le moindre son les musiciens d'un petit orchestre de jazz.

En arrière-plan, quelques façades badigeonnées de frais. Un décor de carton-pâte qui se veut désespérément coquet: volets et devantures ripolinées, géraniums

égayant le rebord des fenêtres, enseignes un peu trop rutilantes. Un café, une banque, et même une minuscule librairie jouxtant le crépi coquille d'œuf d'un bain public. Et pourtant... Rien ne saurait dissiper la tristesse infinie du lieu et son opacité ambiante. Glauque, oppressante. Une chape de rouille au silence de mort et aux relents de vase et d'eau croupie. D'ailleurs, l'auditoire étrangement recueilli au pied de la scène est revêtu de gris.

Au premier plan, les rails d'un travelling abandonné. Tiens, tout s'explique, c'est donc un film dont il s'agit. Soudain un homme en vert (pourquoi en vert puisque ce fichu film est en noir et blanc?), uniforme sanglé de cuir assorti à de drôles de bottes, semble crier des ordres tandis que l'assistance s'ébroue.

Aussitôt, la foule se fige.

Simulacre de garde-à-vous.

Tel un automate dont on vient de remonter le mécanisme, le metteur en scène agite alors un bras. L'orchestre reprend mollement ses gesticulations.

Suit à présent le long plan séquence d'une caméra glissant sur les visages impassibles massés devant la scène, marionnettes aux yeux vitreux dont les bouches, tout à coup, se tordent sur le passage de Robert.

– Attendez!

Ce dernier tente d'interpeller l'assistance mais sa voix se laisse recouvrir par une musique sans son.

De quoi ces gens ont-ils peur? Car l'effroi les paralyse, c'est évident. Un vieillard sans dents sort alors du groupe, esquisse un pas dans sa direction avant de s'écrouler, petit tas de poussière à ses pieds. Aussitôt, sur l'air du *Requiem* de Verdi, la foule se met en branle, silencieuse, telle une armée de morts-vivants... jusqu'à ce que Robert réalise qu'elle n'est composée que d'enfants...

– Ça va mon vieux?

Un à un les visages s'évaporent, leurs contours se diluent, leurs bouches noires et leurs yeux sans fond absorbés dans une sorte de brouillard devenu si familier à Robert au fil de ses visions, et maintenant supplantés par ceux bien réels d'Aragon, de Soupault et de Simone, l'épouse de Breton, penchés légèrement inquiets au-dessus de la table.

Sans doute s'attendent-ils – et André le premier – à ce que Robert, exultant, fasse signe au serveur en tablier bleu afin qu'il apporte – désormais un rituel – le porte-buvard en cuir fauve et l'encrier, mais Robert se contente d'essuyer ses lunettes sans rien dire.

Hanté, secoué par le goût de cendres de cette scène sortie de nulle part dont il se sent incapable d'expliquer le sens. Non, aucun désir ce soir de saisir la plume Sergent-Major pour noircir les feuillets à en-tête du contenu de son rêve comme il a pris l'habitude de le faire lors de leurs séances de sommeil hypnotique. Ces fulgurances délirantes soigneusement consignées par Simone où, entre deux aphorismes détournés, ses compagnons jaillissent de phallus géants, en portant leur tête sous leur bras, ou grimpent comme des singes aux réverbères alors qu'il erre tout nu dans un cimetière inconnu à la recherche de sa tombe.

Non, ce rêve-là n'appartient qu'à lui, rameau d'un arbre secret dont les griffes acérées lui labourent un peu trop souvent l'âme ces derniers temps.

N'écouter que son feuillage bruissant.

Ce soir, sous la verrière illuminée du passage des Panoramas pourtant bondé, il se sent seul.

Seul et étrangement las.

Je m'appelle Leo Radek, et je suis l'un des derniers enfants de Terezín...

– Terezín? demandez-vous.

Mais oui, fouillez votre mémoire, souvenez-vous, cette petite ville tchèque que les Allemands transformèrent en camp et baptisèrent Theresienstadt!

S'il vous plaît,

pour eux,

pour le poète,

creusez donc la fosse oublieuse de l'Histoire!

Imaginez tout d'abord une tranquille bourgade des bords de l'Elbe au nord de la Bohême, naguère poussiéreuse ville de garnison érigée par l'empereur Joseph en forteresse militaire pour protéger l'Autriche des appétits prussiens... Mais de son clairon, plus d'écho. Et ses pavés juste avant l'occupation ne résonnaient plus depuis belle lurette du piaffement des sabots de la trépidante cavalerie des Habsbourg, croupes luisantes harnachées pour la guerre, panache des uniformes aux galons d'or...

Ne demeurait que la rectitude froide de ses avenues tracées au cordeau et de ses casernes désertées prêtes à

accueillir la scène d'un drame muet autour de laquelle les rideaux de l'Histoire ont préféré se refermer...

Terezín, au doux nom choisi en l'honneur de la mère de l'empereur, qui aurait cru alors que tu deviendrais la tombe à ciel ouvert de milliers de Juifs...?

Qu'on te viderait de tous tes habitants un beau matin de novembre 1940 avec l'idée machiavélique de te métamorphoser aux yeux du monde en ghetto du Paradis...

Terezín, résidence offerte par un Reich généreux à ses *Prominenten*, artistes, savants, vieillards ou embarrassants médaillés de la Première Guerre.

En réalité, résidence *provisoire* instaurée au départ par les nazis pour tous les Juifs du protectorat de Bohême et de Moldavie, puis d'Allemagne, d'Autriche, du Danemark, des Pays-Bas, avec pour seule vocation, celle de tromper et de duper, en leur faisant croire que dans cette ville autonome créée rien que *pour eux*, ils échapperaient à la peur, aux arrestations quotidiennes, et à l'angoisse d'être envoyés vers l'Est, ils subiraient peut-être la faim, le froid, les privations et la misère mais auraient au moins l'espoir de vivre en paix jusqu'à la fin de la guerre.

Un havre en quelque sorte.

On avait en revanche omis de préciser la destination des convois qui semaine après semaine quittaient ta verte campagne pour un horizon inconnu, et puis les épidémies et l'insalubrité meurtrières sans parler du charme de ta sinistre forteresse, véritable tombe où se succédaient exécution sur exécution, car tu abritais aussi l'un des plus immondes camps d'internement pour détenus politiques dont tu étais devenue le fleuron des prisons.

Terezín, antichambre de la mort, oui, où bientôt affluent entre tes murs nos frères de toute l'Europe, un flot humain ininterrompu débordant de tes casernes, couchant dans les rues, trois fois, cinq fois, dix fois plus d'hommes, de femmes et d'enfants que tes remparts ne peuvent en contenir; de langues, de dialectes, de cris, de pleurs que ton ciel ne peut en saisir...

Terezín, mon ghetto doré où l'on jouait du Verdi pour recouvrir le grincement des charrettes charriant les cadavres du jour...

Terezín... étrange Babel du désespoir, pour ne pas dire notre Babel des Arts où l'on parquait les Juifs pour mieux les envoyer mourir...

Je m'appelle Leo Radek, c'est-à-dire le Bienheureux, et sans doute le suis-je puisque des dix mille enfants passés par ton ghetto, je reste l'un des seuls à avoir échappé au convoi de la mort conduisant aux fours crématoires de Treblinka, de Riga puis d'Auschwitz dont les chemins trapues ont recraché l'âme de mes camarades.

Allez savoir pourquoi une envie pressante m'a soufflé, en ce 17 octobre 1944, de quitter la file sélectionnée pour l'un des derniers convois en partance. Nous ignorions pourtant le genre de réjouissances qui nous attendait. Toujours est-il que, planqué dans le jardin potager devenu mon royaume, je suis resté à Terezín et j'ai pu y survivre caché.

Je m'appelle Leo Radek, je suis l'un des derniers enfants de Terezín, et certains me demandent encore : « Ah!...Vous étiez à Terezín quand le camp fut libéré. Y avez-vous rencontré le Poète? »

Bien sûr, je sais très bien qu'ils parlent de Toi. Mais si cela n'était te manquer de respect, je répondrais en les fixant droit dans les yeux comme tu l'aurais fait : « Mais quel poète? À Terezín, nous étions tous poètes!... »

Alors, je préfère me taire.

Notre histoire vaut mieux qu'une conversation de salon.

Par quel « hasard objectif » es-tu arrivé à Terezín?

Toi qui n'étais ni juif ni communiste!

Affaibli, exsangue, au terme de cette marche interminable décidée trois semaines plus tôt par les nazis dans leur souci d'évacuer les camps et d'effacer derrière eux les traces de leur ignominie au fur et à mesure que les Alliés s'en rapprochaient.

Toi, à bout de souffle.

Au bout de ton destin.

Vous aviez quitté Flöha sans trop comprendre. On disait les Américains à Chemnitz, à quelques kilomètres de là. Les Allemands étaient nerveux. Et plus la tension montait, plus leur cruauté redoublait. Les faibles abattus à coups de crosse ou tirés comme des lapins. Pour mieux avancer. Allégés.

On était en avril mais la nature engourdie tardait à donner des signes de renouveau. Une retenue qui reflétait bien l'incrédulité ambiante : On serait bientôt libérés? Mon cul! Les nazis écrasés? Mais comment? Comment, oui, rêver de pousses au vert tendre quand tout, tout encore rappelait la boue noire de l'enfer et le

goût de sang des barbelés?

De fait, il bruinaut. Une sale petite bruine grise qui détrempait les fossés et vous rongait les os.

Mais tu n'en avais cure, tu regardais tes pieds sans les voir, tes pieds usés, ensanglantés, qui ne voulaient plus marcher. Tu regardais le sol et tu aurais voulu te coucher. Comme Rödel. Ton ami Rödel, lui aussi poète.

Te boucher les oreilles pour ne plus entendre les rafales de mitraillette qui résonnaient dans la forêt, te verser du plomb dans les orbites pour oublier la charrette à présent vide que vous veniez de dépasser. Cette charrette où, quelques minutes auparavant, les boches avaient fait monter les plus épuisés d'entre vous et ceux qui crachaient du raisiné, pour mieux les achever.

Une nuit, deux jours après qu'ils avaient abattu Rödel et les vingt-trois autres, toi aveugle comme une chouette sans tes lunettes, tu t'es trompé de travée dans le camp de fortune où l'on vous avait ordonné de faire halte. Tu t'es retrouvé au milieu des prisonniers russes. Vous les craigniez, ceux-là, car au bout de trois années de captivité, leurs vêtements d'origine étaient si usés qu'ils vous détroussaient dès que l'occasion se présentait. Bien évidemment, cela n'a pas manqué.

En te voyant tituber dans la paille, les ruskos ont eu

tôt fait de sauter à pieds joints et de t'encercler avec des grognements de bêtes prêtes à déchiqueter. En deux temps trois mouvements, tu t'es retrouvé nu comme un ver à mordre la poussière, rossé, tabassé sous leurs quolibets et leurs rires d'ogres humiliant le petit Français. Tu es habitué à la douleur, aux coups de latte et de schlague, tu sais les recevoir tête haute en vainqueur. Mais est-ce la mort de Rödel, alors que vous étiez si proches du but? Les humiliations accumulées? Ou la boîte où tu consignes tes poèmes que tu viens de te faire voler?

Cette boîte de chocolats Marquise de Sévigné qui contenait les précieuses lettres de Youki et l'ébauche de ton prochain roman.

Ton trésor, ton unique parcelle d'intimité, le seul bien te reliant à la Terre qui te permettait de garder ton humanité.

Toujours est-il que quelque chose en toi cède lentement, tu le sens.

Un long tremblement. Ici, dans la partie tendre située sous le plexus. Oh, une sensation quasi imperceptible, à priori aussi anodine qu'un bas qui file... ou une fissure s'élargissant entre les pierres d'un soubassement, avant que s'effondre la cathédrale.

Nous étions le 5 mai 1945, jour de l'insurrection de Prague. Prague, ma ville chérie, libérée par l'Armée rouge et la résistance acharnée de mes compatriotes!

Au camp, c'était la confusion totale. Le chaos. Terré dans ma cachette au fond du potager attenant aux cuisines de la petite forteresse, j'entendais les Allemands s'invectiver. Les Russes étaient aux portes de Terezín... Les premières unités de la Croix-Rouge venaient d'arriver... Autant dire que les carottes étaient cuites et que le personnel pénitentiaire tant abhorré n'allait pas tarder à lever le camp.

La veille, dans un dernier accès de hargne, leur soif de sang de bête à l'agonie redoublant, les SS avaient exécuté froidement cinquante-deux détenus dans le champ de tir situé dans l'une des douves. Comme ça, histoire de s'assurer que ces malheureux ne verraient pas la libération et que si nos tortionnaires quittaient les lieux, ils n'allaient sûrement pas leur donner cette chance-là.

De même, depuis quelques semaines, ces sadiques avaient chargé l'un des kommandos de la prison, celui affecté aux travaux de terrassement, d'édifier à la hâte de jour comme de nuit une chambre à gaz ayant pour mission d'exterminer toute la population du camp.

Éberlué, j'avais suivi les allées et venues des détenus qui travaillaient sans interruption du côté de ce qu'on appelait la «mare aux canards». Puis un jour, plus rien. Plus de coups de pioche ni d'ordres hurlés. Qui sait si sentant le vent tourner, le directeur de la prison, ce pervers de Jöckel, ne s'était pas mis à trembler à l'idée de voir son cas s'aggraver devant un tribunal de guerre... Toujours est-il que leur projet diabolique avait été abandonné.

Nous sommes le 5 mai 1945, jour de la libération du camp et du départ de nos bourreaux.

Le camp n'a jamais été aussi rempli. Cela déborde de partout. On parle maintenant de cinq mille détenus entassés dans la seule forteresse. Toutefois, c'est à n'y rien comprendre: pêle-mêle au milieu d'une marée de déportés ahuris, évacués à la hâte du camp de Flossenbürg, d'autres SS – je l'entends à leurs aboiements – affluent de toute part à Terezín dans leur folle retraite devant les forces de l'Armée rouge.

L'étau qui me comprime parviendra-t-il un jour à se desserrer?

Je ne me pose plus la question. J'ai depuis trop longtemps désappris à respirer. C'est comme la faim. À force

de ne rien bouffer, il y a belle lurette que j'ai oublié ce que signifie saliver. Toutefois, mon instinct de survie demeuré intact, il me faut savoir ce qui se passe.

La nuit venue, je me faufile hors de ma cachette, me glisse derrière la pataterie, contourne la petite tannerie derrière les anciennes écuries – où les détenus écorchaient en douce leurs lapins – et longe précautionneusement les douves.

L'odeur pestilentielle dégagée par les cadavres des fusillés amoncelés sur une charrette ne m'incommode plus. J'y suis habitué.

L'être humain, semble-t-il, s'adapte à tout, même à ces mâchoires béantes et tuméfiées, ces rictus épouvantablement édentés que dans leur fuite, les boches n'ont pas hésité à dépouiller de leur or.

En revanche, en débouchant sur le terre-plein derrière le réservoir d'eau conçu en cas d'incendie – qui servait bien plutôt de piscine aux gardiens ou de fosse d'attraction lorsque les plus redoutés d'entre eux y tabassaient les détenus à mort –, je reste pétrifié : dans un brouillard laiteux troué par les faisceaux incongrus de lampes électriques, un ballet de blouses blanches s'active autour d'une dizaine de civières qu'on décharge de leurs morts. Un coup d'œil vers la piscine me permet

de comprendre : cette dernière n'est plus remplie d'eau mais de monceaux de cadavres soigneusement empilés les uns sur les autres comme de vulgaires sacs de chaux. Les officiants portent de drôles de masques qui leur recouvrent le bas du visage. Et curieusement, quelque chose dans leur allure, leur concentration, la précision de leurs gestes et de leur regard, me dit que ce ne sont pas des détenus. Je suppose vite – la rumeur courait déjà depuis deux jours aux cuisines – qu'il s'agit du personnel sanitaire de l'opération de secours envoyé de Prague par la résistance tchèque. Mais pour quelle raison ? Pourquoi travaillent-ils de nuit ? Qu'ont-ils eux aussi à craindre ?

L'un des membres de l'équipe m'a aperçu. Il fronce les sourcils et à grand renfort de gestes me somme de déguerpir. Je crains tant d'être battu qu'instinctivement, je me protège derrière un bras.

Soudain, je ne veux plus voir.

Je veux oublier ce monde, ces morts, cette odeur de cadavres qui me colle à la peau. Je veux effacer de ma mémoire ces râles d'agonisants parqués derrière ces briques couleur de pus et de sang, cette enceinte maudite qui m'étouffe, ces pierres qui hurlent, ces murs qui se hérissent de mains comme autant de fleurs de chair

boursoufflée dressées pour mieux m'accuser, me désigner, moi, l'indigne survivant qui n'a pas su mourir comme ses frères.

Un collabo de la vie en quelque sorte.

Suspect. Rejeté.

Et soudain, mes genoux cèdent, je tournoie sur moi-même. Juste le temps d'entendre une voix féminine rétorquer avec énergie :

– Mais emmenez le gosse à l'infirmerie, voyons!
Cela crève les yeux qu'il n'a pas mangé depuis plusieurs jours!

Au milieu des prés humides bordés par la ligne sombre d'une forêt de conifères, le mur d'enceinte d'une ville fortifiée échouée au bout du bout d'une voie ferrée tel un énorme paquebot rouillé.

Le ciel. Un ciel immense au blanc couleur d'œil sale.

Et dans ce ciel, flottant lugubrement au-dessus de remparts badigeonnés de sang séché, le drapeau jaune et noir des pestiférés.

Quelqu'un a lâché :

– Merde, une épidémie de typhus, c'est bien notre chance!

Dodelinant sur sa charrette de foin – pas même d'angoisse quand les boches ont fini par y hisser ceux qui ne parvenaient plus à avancer! –, trop faible pour garder la tête relevée, Desnos sourit: les couleurs de ce drapeau lui rappellent étrangement et joyeusement une étoffe... Oui, une petite robe jaune et noir de Youki. Un de ses *chiffons* de soie comme elle disait. Et soudain, il en visualise parfaitement l'ourlet virevoltant sur les mollets ronds et dorés de celle qui deviendra sa femme... Cette fichue virée en Bourgogne avec l'ami Foujita, son époux d'alors, la frange de jais du peintre japonais et son rire plein de dents, et surtout ce vert, ce vert partout, odorant, entêtant, et Youki, ivre de viré-

clissé, qui tient absolument à retirer ses bas, fleur jaune et noir dansant dans l'herbe mouillée...

Un souvenir si gai, si vivifiant qu'il confère à la nouvelle étape de son interminable chemin de croix un parfum étrangement familier et saugrenu au milieu de cette brique sinistre cernant cette drôle de ville de garnison et sa perspective ininterrompue de casernes au style espagnol.

Mais pourquoi diable ressent-il, devant ces façades badigeonnées d'ocre sale, cette impression de *déjà-vu* ?

D'autant qu'à cette sensation dérangement, se superpose une certitude : cette étape de Terezín signe la fin du voyage. Il le sent, il le sait. La force toute bête avec laquelle cette évidence lui empoigne le cœur ne tromperait quiconque.

Et remontent du fond des âges ces vers clôturant le poème qu'il a intitulé « La peste » il n'y a pas deux ans :

Jamais lunes ni soleils ne roulèrent si loin de la terre, jamais l'air de nuit ne fut si opaque et si lourd. Je pèse sur ma porte qui résiste... Elle s'ouvre enfin, son battant claque contre le mur. Et tandis que le pas s'éloigne je déchiffre sur une affiche jaune les lettres noires du mot « Peste »

Au bout de deux jours, la petite de Łódź qui veillait sur moi à l'infirmerie, m'a dit :

– Toi, c'est fou ce que tu récupères vite... Mais maintenant que tu vas mieux, tu dois filer d'ici car nous avons trop de malades à soigner !

La situation, il est vrai, est devenue critique... Entre les nouveaux arrivés déjà contaminés et les conditions d'hygiène épouvantables dues à la promiscuité des déportés dont le nombre ne cesse d'augmenter, rien ne semble freiner l'épidémie. Mais partir ?

L'idée ne m'a pas même effleuré et pourtant, le camp est libéré, ma ville EST libérée. Mais la peur est une seconde peau, plus résistante qu'une armure. Et puis, où serais-je donc allé ?

De ma sœur et de ma mère embarquées dans le convoi 2641 pour Auschwitz, aucune nouvelle. Quant à mon père, coupable d'être né juif, il ne s'était jamais remis de la grande duperie de Terezín, pas plus qu'il ne se pardonnait, par amalgame, d'y avoir condamné sa famille. On l'avait retrouvé pendu un soir de mai dans la Chambre à dessin du Bureau technique où sa profession d'architecte l'avait affecté.

Alors, pourquoi partir puisque personne ne m'attendait ?

Brusquement, j'ai pensé à Petr, Hanuš, Pepek, mes